

—J'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez dit hier, madame, dit madame Pierrard à la malade. L'air de cette chambre n'est pas salubre, continua-t-elle en appuyant sur les mots avec intention et en souriant. Je vous ai trouvé un autre logement et, si vous le voulez bien, je vais vous y conduire immédiatement. J'ai donné l'ordre qu'on y prépare un petit repas, et je veux me donner le plaisir de déjeuner ce matin avec vous.

Adrienne regarda sa mère avec surprise et ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil par la fenêtre ouverte. Ce regard n'échappa point aux deux femmes.

—Vous êtes mille fois bonne, madame, et j'accepte avec reconnaissance.

—Ah ! je suis ravie, fit madame Pierrard. Mademoiselle, faisons vite des paquets de votre linge et de vos effets, une voiture nous attend en bas.

Ce ne fut ni long ni difficile. En moins d'une demi-heure, le garçon de l'hôtel avait descendu quatre petits ballots, et les trois femmes ayant pris place dans le fiacre, il fila dans la direction de Passy.

Adrienne n'avait pas adressé une question ; une grande tristesse s'empara d'elle. Douée d'un esprit subtil et de beaucoup de pénétration, elle comprenait qu'on l'éloignait de la rue de Seine pour la séparer de son ami inconnu et la soustraire à ses recherches ultérieures.

La voiture s'arrêta. Madame Pierrard descendit la première et offrit son bras à la malade, qui l'accepta en tremblant et presque confuse. Elles traversèrent la petite cour, où l'on voyait des lilas prêts à fleurir, et entrèrent dans la maison.

—Est-ce donc ici ? demanda madame Duverger avec étonnement.

—Mais oui, fit madame Pierrard avec son meilleur sourire. Voici votre chambre, poursuivit-elle en ouvrant une porte. Elle est grande, bien aérée ; vous avez un petit jardin, avec des arbres, des plantes, des massifs, vous pourrez y descendre aux heures de la journée où le soleil est bon, et bientôt vous aurez recouvré toutes vos forces.

—Je ne comprends plus ! s'écria la veuve. Elle tremblait, ses jambes fléchissaient.

—A côté de votre chambre, celle de mademoiselle Adrienne ; entrons-y. Voyez, mademoiselle, comme vous serez bien là, près de ce chiffonnier, pour travailler à vos superbes ouvrages.

La jeune fille ne put répondre que par un mouvement de tête. On voyait aux soulèvements de sa poitrine les efforts qu'elle faisait pour ne pas pleurer.

Madame Pierrard les fit entrer ensuite dans un petit salon fort gentiment meublé.

—Un piano ! ne put s'empêcher de s'écrier Adrienne.

—Oui, mademoiselle ; j'ai entendu dire que vous étiez musicienne, et j'espère que tout à l'heure vous me ferez l'amitié de me jouer un morceau.

Cette fois, Adrienne ne put retenir un sanglot.

—Mais qui êtes-vous donc, madame ? demanda la veuve d'une voix étouffée.

—Votre meilleure amie, répondit-elle tout bas. Ici, continua-t-elle en s'adressant à la jeune fille, vous pourrez recevoir les personnes qui viendront vous voir ; vos amies de pension, par exemple, et les bonnes sœurs qui vous ont élevée et instruite. Mais je ne veux pas vous fatiguer plus longtemps ; du reste, vous devez avoir faim et l'heure du déjeuner est arrivée.

Elles entrèrent dans la salle à manger.

Madame Pierrard aida la veuve à s'asseoir et fit un signe à Adrienne d'en faire autant. Sur une nappe d'une blancheur éblouissante, on avait mis quatre couverts.

Nous attendons un quatrième convive, dit madame Pierrard en voyant les yeux de la mère et de la fille fixés sur la table. Mademoiselle Adrienne le connaît un peu, et vous me permettez de vous le présenter, madame Duverger,

C'est un jeune homme, il est né au Havre, il se nomme Edmond Pierrard, c'est mon fils bien-aimé.

La jeune fille poussa un cri ; une porte venait de s'ouvrir en face d'elle et le jeune homme entra. Madame Pierrard le prit par la main et, l'amenant devant madame Duverger :

—Mon fils, madame, dit-elle ; à partir d'aujourd'hui, si vous agréez sa demande, le fiancé de mademoiselle Adrienne Duverger.

Adrienne défaillante s'affaissa sur son siège. Sa mère pleura à chaudes larmes.

—Non, ce n'est pas possible, disait-elle ; je fais un rêve, où suis-je ? M. Pierrard, ma fille... non, non, cela n'est pas vrai !

La famille Pierrard doit beaucoup à madame Mazurier votre mère, reprenait la douce voix de la mère d'Edmond, et nous commençons à acquitter la dette de reconnaissance.

—Et vous voulez que votre fils épouse ma fille ?

—Puisqu'ils s'aiment ! Tenez, regardez.

Le jeune homme s'était assis à côté d'Adrienne ; il lui avait pris les mains et les serrait doucement en la regardant avec tendresse.

—Mais elle n'a rien, rien !

—Votre fille et vous n'êtes pas si pauvres que vous le croyez. Notre maison vous doit compte d'une somme prêtée autrefois par madame Mazurier, votre mère, au père de mon mari. Cela sera réglé par M. Pierrard, qui ne sait rien encore de ce qui se passe. Mais mademoiselle Duverger ne posséderait-elle que ses rares vertus, je serais également heureuse et fière de la nommer ma fille.

Pendant ce temps, le jeune homme racontait à Adrienne émerveillée comment il avait acheté le vieux livre de prières et découvert, dans la couverture, les précieux papiers.

La domestique de madame Duverger entra pour servir le déjeuner. On se mit à table. Edmond avait pensé à tout. L'installation était complète.

—Et votre robe, madame ? demanda Adrienne.

—Je l'avais oubliée, répondit madame Pierrard en souriant ; nous la ferons au Havre.

La jeune fille rougit et baissa les yeux.

X

Les relations d'amitié entre madame Caillet et madame Pierrard n'étaient pas rompues ; elles se voyaient journellement. Mais Edmond, malgré la présence de sa mère à Paris, se montrait encore moins empressé ; on ne le voyait presque plus dans la maison du banquier. Toutes ses journées, il les passait à Passy auprès de madame Duverger et d'Adrienne. Naturellement on devait être très mécontent de cette inexplicable et étrange conduite. On n'en laissait rien voir à madame Pierrard ; on se tenait vis-à-vis d'elle dans une certaine réserve étudiée et on évitait, autant que possible, de lui parler de son fils.

Sans que ce dernier s'en doutât, madame Caillet l'avait fait suivre, et son espion rapporta, un matin, que M. Edmond Pierrard se rendait tous les jours à Passy et qu'il passait presque tout son temps dans une petite maison où demeurait une jeune fille très jolie. L'habitation avait été louée et meublée par M. Pierrard, et personne n'avait pu lui donner le nom de la demoiselle.

Madame Caillet trouva les renseignements suffisants ; elle savait à quoi s'en tenir : la conduite du jeune homme lui était expliquée. D'abord, ce fut de la stupeur, puis des cris d'indignation, de colère et de rage. Madame Mazurier fut de l'avis de sa fille, déclara que c'était une abomination, une injure, et cria plus fort qu'elle. On ne pouvait se montrer assez sévère pour un fait aussi scandaleux.

Il y eut immédiatement un conseil de famille, duquel, par convenance, on crut devoir exclure Mademoiselle Ernestine.